

Le Galepin

- ROUGE -

n°41 - 1^{er} mai 2021

WELCOME IN EUROPE

CE N'EST LE SEUL JOUR
PARCE QU'ON A VU
PAPA BUCKENDE!



sommaire

LES CHRONIQUES DE MICHEL DESHAYES

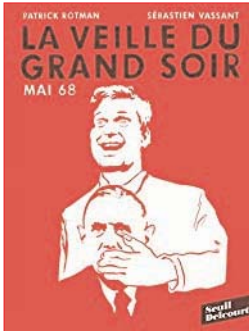
. La veille du grand soir (n°12)	2
. Lennon (n°24)	4
. La différence invisible (n°10)	6
. Kamarades (n°17)	7
. La magicienne (n°13)	9
. L'obsolescence programmée de nos sentiments (n°25)	10
. Mon traître (n°8)	12
. Bug 1 (n°4)	14
. Mon père était boxeur (n°37)	15
. Droit du sol (n°5)	17
. Les 6 voyages de Lone Sloane (n°33)	18
. Au fil de l'eau (n°7)	19
. Est-Ouest (n°26)	20
. Les brumes de Sapa (n°9)	22
. Paroles d'honneur (n°14)	23
. Traquée. La cavale d'Angela Davis (n°41)	25

Merci à la médiathèque Boris Vian
de Louviers



PATRICK ROTMAN
SÉBASTIEN VASSANT

« LA VEILLE
DU GRAND SOIR
MAI 68 »



L'autre jour, j'ai lu un mail d'un camarade qui m'inspira cette amère réflexion : "C'est pas vrai! Vas-tu ne plus faire que dans la rubrique nécrologique?"

Ce n'est pas un reproche adressé à Pierre, même si je dois admettre que sa prose militante me gonfle parfois. Maintenant, nos meilleurs discours sont peut-être ceux qui relèvent de l'adieu aux armes!...

Ça y est, on en a bientôt fini du centenaire de la grande boucherie et du demi-centenaire des Zévénements (comme disait Coluche).

J'ai découvert ce livre à la bibliothèque. La première planche fait penser au style de Sempé: une foule de petits détails. Puis, en bas à droite cette information: Paris, Quartier Latin, 3 mai 1968.

La double page suivante illustre le doux ronronnement printanier des terrasses de café qui se peuplent alors que la bibliothèque de la Sorbonne n'héberge que quelques étudiants qui peaufinent leur futur diplôme.

Cette BD est bourrée de personnages et faits historiques; il y a aussi un peu de fiction revendiquée par P. Rotman. On a même un brin de romance révolutionnaire avec, page 33, ce baiser dans une odeur de lacrymo et l'ambiance de la barricade...

J'ai un petit-fils qui m'a fait le cadeau de naître un 22 mars (celui de 68 réclamait la possibilité d'accéder aux chambres des filles).

En juin 68, je plançais pour le certificat d'études primaires, unique examen de valeur aux yeux de mes parents. À la question: "En quelle République sommes-nous?" j'avais répondu: "La cinquième, mais ça pourrait changer".

Ce fut, je crois, ma première marque d'insolence...

68... soixante-huit... Noblesse du calendrier (Léo Ferré)

Ce roman graphique (comme il m'arrive de dire maintenant, et je trouve néanmoins l'appellation très appropriée!) que je lis en même temps que j'annote m'offre des révélations historiques que je n'avais pas cernées. Un critique dit que ce mouvement est mort de son propre paradoxe: revendiquer sans vouloir imposer. D'autres critiques: "Que reste-t-il de mai 68 sinon



une génération à jamais frustrée d'être passée si près de changer le monde? Au moins un moment." "En un mois, la France a aperçu un autre possible et elle ne s'en est toujours pas remise!"

Page 51, de Gaulle dit: "Si nous nous déculottons, il



“Mai 68 s’achève le 30 mai. Au lendemain du triomphe de la manif gaulliste commence le week-end de la Pentecôte... L’essence réapparaît comme par enchantement... Les Français se ruent sur les routes. Bilan : 70 morts, 600 blessés.”



Cette BD m’a fait du bien. J’y ai même découvert le fonctionnement du “Comité Central de Grève-Mairie de Nantes”. Pour plus d’explications, voir page 151...

Comme je crains certains de mes propos-connistes, je vais aller m’exiler un peu au soleil du sud de l’Europe, afin de jouir des cocktails “happy hours”, du soleil couchant qui réchauffe ma vieille carcasse, et d’un petit bédou de temps en temps pour m’occulter la misère des clandestins.

Mes petits-enfants (ou arrière-) vivront peut-être un 68. Je le leur souhaite, car personnellement ces Zévénements m’ont forgé!

Michel Deshayes ♦

La veille du grand soir, Mai 68, Patrick Rotman, Sébastien Vassant, Seuil/Delcourt, 2018.

n’y a plus d’État. Le pouvoir ne recule pas, ou il est perdu. Et n’oubliez pas qu’un ministre de l’Intérieur doit savoir donner l’ordre de tirer.” (!)

Page 61 : “La révolution est une chose sérieuse. Où sont les fusils, les grenades? Personne ne prépare la prise de pouvoir.

Il ne s’agit pas de prendre le pouvoir mais la parole.”

J’ai écouté, avec un grand intérêt, le 30/08/18 à 8:20 sur France Inter un économiste, Daniel Cohen. Il dit qu’en 68 il y eut un immense rejet du “métro, boulot, dodo” mais que cette société industrielle était très intégratrice des classes populaires; que nous devons faire le deuil de la promesse de progrès portée par cette société-là. Il déplore l’énorme désocialisation des classes populaires qui fait le terreau du populisme. Suite au travail de la terre (société rurale), puis celui de la matière (société industrielle), on travaille maintenant sur l’homme lui-même (société numérique) du service digitalisé et son intelligence artificielle. L’I.A., avec ses propositions numériques et algorithmyques, devient le nouvel Eldorado qui façonnera l’Homme en robot lobotomisé. Tout cela, bien évidemment, dans un bain de cupidité mondialisée. La matrice algorithmyque fera-t-elle repartir la sacro-sainte croissance au profit de la déshumanisation ?

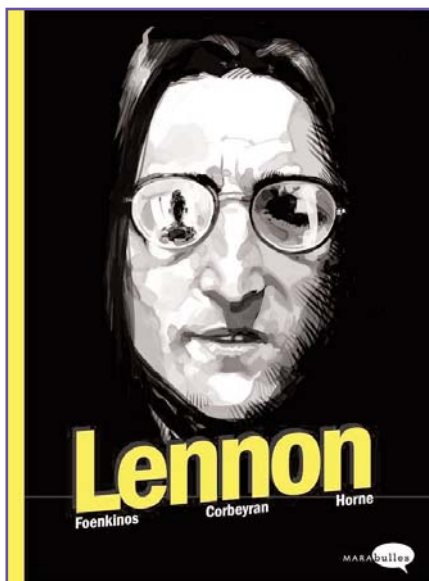


FOENKINOS/CORBEYRAN/
HORNE

« LENNON »

Ce matin, j'ai croisé Pierre Ardit en radio... Au cours d'une anecdote il déclara avoir découvert, en 1962, ce premier texte et chanson: «Love me do».

Cela illustre encore plus ce roman graphique que je découvrerais juste en même temps avec intérêt et plaisir.



C'est étrange... Ce livre m'avait fait deux ou trois clins d'œil « bibliothéqués », puis, à ce retour d'arrière-saison, je l'ai sorti de son présentoir.

C'est l'histoire de celui qui réalisa qu'ils étaient plus connus que J.C.

« Comment devient-on l'égal de Jésus ou, plus simplement, Lennon ? »

A.Perroud

Ce roman graphique est découpé en dix-huit mini-chapitres plus un épilogue; il est bien structuré.



Suite à sa disparition médiatique, après vingt ans de carrière, John veut vivre ce à quoi plein de gens aspirent: une vie de famille et la tranquillité! Il en profite pour faire le point avec la psy qui bosse juste à l'étage du

dessous; il peut même s'y rendre en charentaises !

Nous le côtoyons donc sur le divan.

« Pour avoir un cabinet ici, c'est que vous devez être sacrément douée.

– Le Dakota ce n'est pas un immeuble ⁽¹⁾, c'est un repaire de nantis.

– Ce que je suis, ce que je serai toujours maintenant. J'ai dit qu'on était plus populaires que Jésus. Je pourrais dire aussi que je suis plus riche que le Bangladesh. »



La mise en page des planches est simple et astucieuse, même si je reproche quelques copier-coller récurrents (le Dakota, les jambes de la psy, le shoot d'héro...), c'est vraiment dommage.



Au fil des séances, on creuse la mémoire de John, il se dévoile, le ton est confidentiel. Il explique que le ciment du groupe est son immense solitude, son désarroi.

Le Dakota est toujours représenté en pleine page découpée (au «gaufrier») en six cases égales. Cela donne le sentiment d'une clinique entourée de barreaux. J'ai ressenti quelques images du film «Vol au-dessus d'un nid de coucou»⁽²⁾.



À la fin de la onzième séance est abordé le thème de la célébrité, la Beatlemania :



«Mimi a dû déménager. Je lui ai acheté une jolie maison près de la mer. Elle s'est retrouvée seule. Et ça a été pareil chez Paul, George et Ringo. Toutes nos familles ont dû déménager et vivre dans des quartiers où elles ne connaissent personne. L'amour fou de tous ces gens pour nous a créé de nombreuses solitudes. Nous étions seuls, nous aussi, comme dans une bulle. Nous étions numéro un partout dans le monde.»

Puis arrive Yoko Ono, assimilée à la fin du groupe légendaire. Avec elle, ils veulent se rendre utiles, d'où l'engagement pour la paix qui aura son hymne :

«Imagine».



Deux pages avant la fin, c'est l'assassinat au pied du Dakota

sobrement représenté par les célèbres lunettes aux verres brisés, et finalement un genre de bouclier de Brennus inséré dans le trottoir. «Imagine» est gravé dessus.

Moi qui ai un goût prononcé pour le noir et blanc, j'ai été bien servi, il y a en plus de belles nuances de gris. J'aimerais, néanmoins, connaître la justification de ces trop nombreux copier-coller; je crains le sordide de l'aspect économique...

Michel Deshayes ♦

1. Il s'agit du *Dakota building*, immeuble néo-Renaissance construit fin XIX^e, à New York, dans lequel résida John Lennon.
2. Film de Milos Forman, 1975, d'après le roman de Ken Kesey.

Lennon, scénario d'Éric Corbeyran (d'après le roman de David Foenkinos), dessins de Horne. Marabulles, 2015. 156 p.



Imagine there's no heaven
It's easy if you try
No hell below us
Above us only sky
Imagine all the people
Living for today...

Imagine there's no countries
It isn't hard to do
Nothing to kill or die for
And no religion too
Imagine all the people
Living life in peace...

You may say I'm a dreamer
But I'm not the only one
I hope someday you'll join us
And the world will be as one

Imagine no possessions
I wonder if you can
No need for greed or hunger
A brotherhood of man
Imagine all the people
Sharing all the world...

You may say I'm a dreamer
But I'm not the only one
I hope someday you'll join us
And the world will live as one

Mlle CAROLINE
JULIE DACHEZ

« LA DIFFÉRENCE
INVISIBLE »



Le dessin de couverture affiche Marguerite (27 ans) au milieu d'une foule... Elle est comme les autres, ses baskets sont rouges, unique tache, dans ce décor tout en nuances de gris.

« Rien ne la distingue des autres. Pourtant, elle est différente et lutte chaque jour

pour préserver les apparences. »

Julie Dachez qui signe le texte (autobiographique) dédie ce roman aux « déviants » (en sociologie la déviance désigne un comportement qui s'écarte des normes sociales en vigueur); elle conclut son exergue: « Votre différence ne fait pas partie du problème, mais de la solution. C'est un remède à notre société, malade de la normalité. »

Marguerite a une tendance à « s'invisibiliser », à adopter la stratégie du caméléon...

Ce livre est un témoignage; il se révèle un guide pratique et passionnant pour mieux cerner (comprendre?) cette différence invisible. En fin du livre un petit livret synthétise quelques points pour éclaircissements.

Le trait du dessin est « simple », pas de détails, ni de fioritures. Il est brut mais il se suffit. On n'est pas inondé par le texte.

Une internaute (Alexandra Raynaud) écrit à propos du plaisir à la BD de ce genre: « Les mots deviennent accessoires, ils encombreraient presque certaines pages tant le message illustré est limpide... Il n'y a besoin d'aucun intermédiaire pour comprendre, besoin d'aucune explication supplémentaire: l'équilibre est trouvé, la justesse du propos suffit à n'en rien ajouter. »

On est donc dans la vie de Marguerite:

« Tous les matins à 7h30, elle part travailler; elle n'aime pas son travail, mais il faut bien bosser, et elle n'est pas la seule, après tout. »

Elle est la première au bureau, à 8h00 elle est au calme, puis les bruits des autres arrivent... Cela se déroule dans la ville d'à côté. Elle est

« normale », mais... cette différence invisible.

Devant la photocopieuse, haut lieu social:

« Et toi Marguerite, tu vas faire quoi ce week-end? »

– Euh, rien de particulier, je vais sans doute rester chez moi. »

Puis un autre jour, son boss: « Votre travail est irréprochable, mais vous devriez vous intégrer un peu plus. » Un peu plus loin, il pense d'elle: « Complètement barrée mais... attachante. »

Le Saturday night fever est, pour elle, un calvaire; elle rentre avant son mec:

« Amuse-toi bien. – Quel boulet! »



Le bruit est ressenti par sa couleur rouge plus ou moins prononcée.

Lors d'un week-end à Brest (eh oui, son talent de caméléon lui permet un peu de socialisation) elle s'adonne à Gogol pour tenter de cerner sa différence invi-

sible. On est juste au milieu du roman et au début du bouleversement. Elle échoue à sa première séance de spécialiste enregistré à l'ordre des médecins. Une nouvelle couleur lumineuse apparaît parfois dans une case noir et blanc.

Enfin, suite aux livres, à Gogol et à sa volonté d'avancer, elle sort super soulagée de son entretien avec le Dr C. ; elle a l'impression d'être enfin prise au sérieux. Mais les services sanitaires et sociaux imposent d'attendre très très longtemps... puis c'est le chemin des groupes de paroles pour celui, enfin, de l'amour de la vie. C'est donc un « happy end ».

En postace, « **le préjugé est enfant de l'ignorance** »

William Hazlitt.

Ce roman m'a bien captivé. Le dessin ne cherche pas le raffinement du coup de crayon (qui est vraiment minimaliste), il n'illustre que les ambiances et les ressentis. Et ça a bien marché pour mon œil. C'est un roman qui se lit d'une traite, il y a peu de texte, le dessin travaille bien car en fait l'illustration est forte. J'en ai même fait une deuxième lecture. À diffuser le plus possible

Michel Deshayes ♦

La différence invisible, Mlle Caroline/Julie Dachez, Delcourt Mirages, 2016.

ROMANS GRAPHIQUES - N° 17 - 1^{er} JUILLET 2018

GOUST-ABTEY-DUSSÉAUX

« KAMARADES »



Pour cette période hivernale émaillée les samedis par l'acte 1, 2, ... des *yellow vests*, j'ai été attiré par les couvertures de cette série de trois BD...

Février 1917. Dans ce qui est encore Petrograd, Volodia s'éprend d'Anastasia! Mais dans une Sainte Russie en guerre,

l'Histoire est en marche et emporte tout avec elle...

Ayant un certain goût pour l'Histoire et ses romances parfois, je me suis laissé attraper par la série. Dès le début, j'ai un peu froncé les sourcils face à cette révélation (qu'on appelle maintenant "fake news") concernant Staline: les auteurs le présentent à cette époque comme un agent de l'Okhrana, la police politique du tsar Nicolas II. Cela permet déjà de montrer Staline tel qu'il s'est historiquement révélé, un sacré manipulateur qui en devint même sanguinaire.

Certains vieux copains vont me reprocher ces lignes!

Puis on découvre Anastasia, la plus jeune des filles Romanov, qui se révèle être le vilain petit canard... Elle a 17 ans et est effectivement un peu rebelle, elle fait encore actuellement l'objet de légendes et rumeurs.

Par contre, le marché passé entre le Kaiser et Lénine (exilé en Suisse) est

véridique: Guillaume II a favorisé le retour ferroviaire de Vladimir Oulianov en contrepartie d'un accord de paix, une fois arrivé au pouvoir! Staline signera plus tard un pacte crapuleux avec le III^e Reich! Les sales magouilles de certains dirigeants...

Je ne sais comment est le ciel dans cette Russie hivernale, j'espère pour eux que c'est moins gris. Par contre le dessin est agréablement colorisé; je pense que la technologie a permis cette réussite. Cela me plaît, mais il me manque l'impression du coup de crayon manuel.

Je me suis retrouvé parfois dans la pleine actualité de notre période qui grogne: «*Sois mon allié, qu'en dis-tu... camarade? – J'en dis « camarade » Kerenski, que ma révolution n'est pas la tienne.*»

Je n'ai découvert que peu de grandes planches, on est





dans l'histoire des hommes dessinés un peu à la serpe, mais ça passe bien. Évidemment, on est en BD, les féminines sont douces à visualiser... Il y a de la guerre, de la roublardise politique et un fond de romance.

Les couleurs sont dans le gris/bleu/sépia; si le rouge advient c'est qu'il y a de la

violence sanguinaire.

À un autre moment cet improbable dialogue, sur une île de la mer Baltique, entre le tsar et un caporal moustachu :

« Partout où je vais, vous me suivez comme mon ombre, caporal. J'imagine que si je tentais de fuir vous n'hésiteriez pas à... »

– ... vous tuer? Évidemment non! Je ferai mon devoir. Pourquoi, altesse, vous y songez?

– En toute franchise, caporal, oui parfois...

– Si vous étiez un authentique patriote, majesté, vous n'hésiteriez pas à tuer les vôtres de vos propres mains... avant de vous donner la mort. Un homme au-dessus des hommes... un guide, un véritable chef...

– Je sais quel est mon devoir, mais pour l'accomplir les forces me manquent. Mais, au fait, j'ignore encore votre prénom.

– Adolf... »

Soudain, une très belle planche sur une double page : un fleuve rouge révolutionnaire et guerrier « Au garde-à-vous, soldats! Regardez défilier les fiers soldats de l'armée blanche! Les voici convertis. Les blancs sont devenus rouges!!! Ah, Ah, Ah! »

J'aime le dessin de Mayalen Goust, il privilégie l'intention des sentiments (les regards sont très expressifs), il magnifie le ressenti.

Je relève ceci, dans le commentaire d'un internaute :

« Cette série a cependant le mérite de rendre l'histoire compréhensible en vingt minutes à quiconque, ce qui fera plaisir à la ministre [alors N. Vallaud-

Belkacem] qui veut adapter les connaissances aux petits pois de la nouvelle population de la diversité collégienne, aux profs qui ont de la peine à conserver l'attention des élèves, comme aux voyageurs du métro qui survolent des BD sur tablette entre leurs stations. »

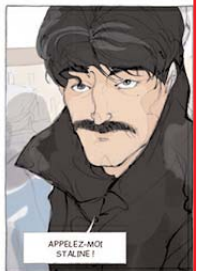
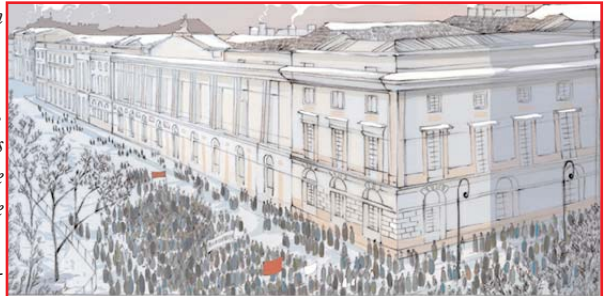
« Argoul », le 10/06/2015

Le dernier tome a pour titre « Terre promise », il traite majoritairement de la famille Romanov qui aurait eu le loisir de vivre l'exil sous une autre identité. Cela nous dirige vers un « happy end » sans grand intérêt; bien sûr on y découvre encore de basses manœuvres politicardes dont je ne saurais distinguer la véracité historique.

C'est sur un sentiment confus que j'ai fermé la série: c'est troublant, déroutant. Pas véridique.

Michel Deshayes ♦

Kamarades, Mayalen Goust (ill.), Benoît Abrey & Jean-Baptiste Dusséaux (scén.), 3 tomes : La fin des Romanov, Tuez-les tous!, Terre promise; Rue de Sèvres, 2015-16-17.



VOLODIA, ANIA, LAISSEZ-MOI VOUS PRÉSENTER MON AMI DE YOUJOURS, JOSEPH VISSARIONOVITCH DJOUGACHVILI! LE MEILLEUR DES HOMMES!

APPELÉZ-MOI STALINE!

LUPANO & CAUJET

« LA MAGICIENNE »



Au cours de l'été, j'ai vu un film tiré d'une BD. Comme très souvent j'ai préféré le livre au film. Néanmoins j'ai apprécié de sourire et rire avec les autres spectateurs... J'avais déjà parlé de cette BD en trois tomes (je pensais l'histoire terminée), je crains que les auteurs n'exploitent un peu

trop le filon économique du succès! La série a démarré en 2014 et a déjà franchi la barre du million d'exemplaires!

Voici donc le quatrième opus des « Vieux fourneaux ».

La quatrième de couverture affiche cette déclaration d'Antoine : « *Bande d'égoïstes! C'est bien la France, ça! Vous passez votre temps à râler que rien ne change, et quand ça change, vous gueulez que ça sera plus comme avant!* »

Antoine est de retour au bercail, après trois semaines de baby-sitting ; à quatre-vingts ans passés, ça use : « *À mon âge, le camping et les sandwiches triangulaires des stations services, c'est de la maltraitance!* »

Cet épisode me paraît vouloir plus s'ancrer dans la réalité de notre société. On est toujours avec ces personnages qui ont, certes, un peu merdé dans leur vie, mais aussi qui assument ce qu'ils ont fait dans le passé.

L'usine locale située dans le Tarn-et-Garonne (spécia-

lisée dans la production d'anti-dépresseurs) a un projet d'agrandissement. Il faut bien nous gaver de ces pilules, le marché est juteux... On a donc la thématique des promesses de nouveaux emplois pour la région, celle de la protection de l'environnement avec les normes européennes, celle des zadistes sans oublier la crapulerie des délocalisations qui peuvent servir à faire de juteux profits.

Bref, un peu trop chargé à mon goût. Le scénario de ce nouvel opus me semble un poil en dessous de celui des précédents, même si l'on passe encore un excellent moment avec nos « petits vieux » préférés!

« Le dessin de Caujet, quant à lui, est toujours aussi efficace et agréable. Son trait semi-réaliste ne tombe jamais dans la caricature et permet de faire passer de nombreuses émotions à travers l'expressivité des différents personnages! » (critique d'un internaute)



En novembre 2018 paraîtra le tome 5 qui s'intitulera « Bons pour l'asile », puis le scénariste en prévoit un sixième. « *Ensuite, il faudra laisser tranquilles. Ils sont quand même un peu vieux et fatigués.* » (Lupano)

J'irai les lire à la bibliothèque avec l'appréhension de ne pas rire comme j'ai pu rire lors des trois premiers.

Michel Deshayes ♦

La magicienne, Lupano et Caujet, Dargaud, 2017.



ZIDROU/A. DE JONGH

« L'OBSOLESCENCE PROGRAMMÉE DE NOS SENTIMENTS »

Un homme et une femme, autour de la soixantaine, vont découvrir une histoire vraiment inattendue.



Cette habitude que j'ai maintenant de commenter une lecture m'oblige à une rigueur mensuelle qui parfois me préoccupe: de quel bouquin vais-je parler, que vais-je déguster dans ma bibliothèque municipale?... Bref parfois l'appréhension du vide!

Ce roman-ci m'a attiré par sa couverture, je n'imaginai pas à quel point il me parlerait!

Le titre me paraît un peu long et pour tout avouer pas très clair, mais néanmoins explicite quand même. Avec cette pluie automnale et son blues de Toussaint avant les olympiades des paquets cadeaux, ce bouquin m'a bien plu.

Le récit est introduit par une ambiance mortifère: la

première page est composée de deux planches: la vieille maman est morte, sa fille la regarde désespérée « Il aura fallu neuf mois à la Mort avant de se décider à la prendre ».

C'est au cours de cette épreuve qu'on prend conscience que notre tour est arrivé: on devient l'aieul(e)! Normalement, le prochain défunt sera soi-même.



L'histoire se déroule de nos jours, dans les Hauts-de-France, pas loin de Lens puisqu'un des deux personnages, Ulysse, est un supporter du mythique stade Bollaert qui abrite le club de foot et sa sociologie familiale si particulière. Hasard du calendrier, ce samedi 23/11/19 le Racing Club de Lens observe une longue minute de calme et silence en l'honneur de Daniel Leclercq (décédé la veille) surnommé *le Druide*; il fut joueur et entraîneur du club.

Je ne suis pas un aficionado du foot, mais je dois reconnaître que l'engouement des supporters dans les tribunes est assez contagieux!

Ulysse a 59 ans, il a été mis en pré-retraite, c'est un « dégraissé ». C'est aussi ce que je nomme un « cabossé de la vie ». Il est veuf et il ne lui reste qu'un enfant trop occupé par son boulot...

On n'est pas dans le glauque mais simplement dans une ordinaire réalité sociale.

« Devenez vieux, c'est



un métier d'avenir.»

Elle, Méditerranée, fut un beau brin de fille, elle fit même la couverture du journal «Lui», elle n'a pas d'enfant par choix.



Le scénariste, Zidrou, aborde cette difficulté du vieillissement dans une société qui valorise le sens de la vie, où l'on doit toujours être en forme, paraître! Mais la réalité est amère, on se retrouve souvent désemparé(e) avec les écrans, la technologie qui évolue à un tel rythme que cela nous décourage...

Et puis il y a l'évolution de nos corps avec notre esprit qui a du mal à suivre...

Malgré ce tableau peu enthousiasmant, la dessinatrice Aimée de Jongh réussit un travail très juste et réaliste. Les couleurs sont douces. Les scènes d'amour sur des pages purement visuelles illustrent l'abandon qu'ils connaissent.

« Elle les met en scène sans détour. »
Mick Léonard, internaute

Certains commentaires reprochent à Zidrou d'être très productif...

Je ne le connaissais pas, je trouve qu'il traite lucidement cette étape de vie pas toujours aussi gaie qu'on voudrait nous la vendre avec ce concept maintenant accrocheur de «sylvie économie».

Je préfère cette histoire au projet d'aller s'ennuyer dans un camping-car, mais il en faut pour tous les goûts!



Michel Deshayes ◆

Dargaud, 2018.



PIERRE ALARY SORJ CHALANDON

« MON TRAITRE »



Je démarre cette chronique le 23 mars. Un individu a fait le show hier soir sur un plateau télé; il a pratiquement occupé autant l'espace médiatique que le mouvement social d'hier... L'art de la manipulation... et de la désinformation!

J'ai aimé le roman de même titre il y a quelques années. Le roman de Chalandon (2008) évoque la figure de Tyrone Meehan – alias Denis Donaldson – responsable de l'IRA, vétérans de tous les combats contre les Britanniques, qui se révéla « traître à sa cause » en renseignant l'armée ennemie. L'auteur en devient l'ami. Il le restera jusqu'au bout. Dans un second roman, « Retour à Killybegs », Chalandon raconte en quelles circonstances (qui n'impliquent pas l'IRA), Meehan est assassiné.

« On fait comment pour embrasser la joue d'un trahi? »

En préface, Sorj Chalandon écrit qu'il a voulu « faire d'un drame intime une douleur universelle ».

Avec l'introduction en deux brèves pages, c'est un bon polar qui s'annonce... Sur un mur de Belfast: « Is there life before death? » [Y a-t-il une vie avant la mort?]

On bouffe bien de l'Irlande, avec ses pubs, ses cimetières, ses crucifix, ses vies incarcérées et brisées. Le

roman n'est pas triste pour autant, il réussit à toucher la « douleur universelle ».

Un soir, je me suis retrouvé, comme le narrateur, dans les pissotières d'un pub à tanguer un peu en évacuant ma vessie. Mon voisin, chargé comme moi, me proféra cette vérité: « Bier is good twice; when you drink it & when you piss it ». [La bière est bonne deux fois: quand tu la bois & quand tu la pisses]

L'histoire commence dans des pissotières, par ce conseil de Tyrone Meehan (cadre supérieur de l'IRA) à ce jeune « frogg »: « Recule tes pieds, tes chaussures vont être éclaboussées! »

La mise en page conserve cette ambiance polar, on découvre toutes les sept ou huit pages un rapport dactylographié sur feuille blanche: *Interrogatoire (suite) de Tyrone Meehan*. C'est percutant et glaçant.

Le dessin est rude et beau. Les cases sont très souvent inégales; sur cent vingt pages seules trois planches pleines page!

D'ailleurs celle de la page 100 est très militante: « L'IRA décide de déposer les armes; pas de les rendre ». Une petite case s'y incruste, on y découvre, après insistance, une main qui tient un caillou, qui a du mal à obéir à un ordre décidé par le conseil de l'IRA et lui seul.

La mise en couleur amène bien une balade irlandaise..

« Comment fait-on après, lorsqu'on est traître, pour effleurer la peau des autres? » Mais cette trahison n'est-elle pas simplement humaine?

Les visages des habitants sont marqués de la colère, la haine, la douleur et la camaraderie. Le dernier enregistré-



ment de l'interrogatoire (16/12/06) se termine ainsi : « On arrête tout. Bon dieu, coupez cette saloperie de caméra ! »

Page 133 : « *Le salaud, c'est parfois un type formidable qui renonce* ».

Au milieu du roman, pages 64, 65, 66, se dévoile le basculement...

« *J'ai un enfant derrière les barbelés (de Long Kesh), je n'en veux pas un autre; ce n'est pas ton destin. Promets-moi.* » — « *Je te promets.* »

Le 05/05/81, à Long Kesh, décède Bobby Sands. Mitterrand en avait profité pour ratisser quelques voix. Bobby Sands était un prisonnier qui faisait la grève de la faim et qui a été élu député malgré l'acharnement de Maggie, la dame de fer!

L'auteur dit : « *Je suis catho comme ça, par habitude, par déstéresse. Mais ce jour-là, dans Falls Road, j'ai mis les genoux à terre.* »

Page 78 : « *Bobby Sands était mort. Bobby Sands était libre* ».

Page 94 : À propos des Brits, Tyrone dit : « *Je leur en veux parce qu'ils nous ont obligés à tricher, mentir et tuer. Je déteste l'homme qu'ils ont fait de moi.* »

Page 97 le rapport d'interrogatoire fait une allusion aux « Irlandais de Vincennes », affaire peu claire pour le

gouvernement français en 1982.

Page 110, quatre larges cases : gros plans de plus en plus serrés sur la douleur d'un visage. Puis on lit « *C'est fermé* » à la porte de l'atelier.

Page 118 : Jack, le fils de Tyrone, se sent trahi, non pas par son père mais par la vie qui va avec.

J'avais vraiment aimé le roman, le travail de Pierre Alaby m'a retransporté dans cette tourmente affectivo-sociale.

Ce fut un régal.



Michel Deshayes ♦

Mon traître, P. Alary-S. Chalandon, Rue de Sèvres, 2018.

Mon traître, (roman) S. Chalandon, Grasset, 2008.

Derry

Souvenirs émus des premières années
cette ville tant aimée au fond de ma mémoire
les ballons lancés près du dépôt de gaz
et nos rires en sortant de l'école
reniflant sous la pluie les odeurs de combustion
on grimpaît la petite ruelle sombre
avant de dévaler le long de la prison
dans cette ville que j'ai tant aimée

Dans les petits matins quand les filles jouaient
en imitant leurs mères comme font les enfants
avec des poupées de chiffon et de laine
on partait dans les petits matins
appelant dans la lande en contrebas de la grange
les mésanges et les cailles avec des appeaux
mais ces jours heureux se sont en allés
dans cette ville que j'ai tant aimée

Un air de musique dans le ciel de derry
je me souviens du jour de ma première paye
j'ai joué mon fric dans un bar de rencontre
avec les femmes et tous les amis
j'ai passé ma jeunesse sous le ciel gris de derry
dans le vent la musique et les soirs d'alcool
j'y ai tout appris de la vie et des femmes
dans cette ville que j'ai tant aimée

Des années plus tard revenant à derry
je n'ai pas retrouvé les lieux de mon enfance
et devant le sang les crimes et les cendres
je n'ai pu m'empêcher de pleurer
près du dépôt de gaz les armées sont casernées
ces foutus imbéciles et leurs fusils
j'ai tourné le dos au bonheur en allé
dans cette ville que j'ai tant aimée

traditionnel irlandais (traduit et adapté), 1976, R. W.

ENKI BILAL

BUG livre 1

BUG définition

Se dit, en français, d'un défaut affectant un programme informatique.

En anglais, d'un insecte, d'une bestiole, d'un virus...

Cette fois-ci, mon cadeau noëlistique m'offre l'occasion d'une note de lecture (inachevée pour arriver à boucler à temps); je vais donc participer au «buzz» médiatique de cette (très bien menée) opération commerciale... Fin novembre les cartons sont sur les palettes et Enki Bilal part tapiner sur les plateaux radios et télévisés. Le business quoi! Je l'ai vu (Arte), entendu (Inter) croisé virtuellement sur les gondoles des supermarchés. J'ai beaucoup aimé le dessin d'E. Bilal lors de sa collaboration avec Christine; c'était il y a trente-cinq ans! Puis il s'est orienté dans une espèce d'images graphiques numérisées. Ses traits me manquaient! Avec son: «BUG», je le retrouve...



Le dessin m'enchantait; je démarre le livre avec l'idée que je vais me régaler... Pour introduire le roman, en exerçant: À propos du "dataïsme", nouvelle religion du tout numérique expansif: «... le péché le plus grave serait de bloquer le flux de données. Qu'est-ce que la mort, sinon un état où l'information ne circule plus?»

Yuval Noah Harari

On est en 2041, la Terre est confrontée brutalement et simultanément aux deux bugs. Un homme, seul, se retrouve dans la tourmente, convoité par tous les autres... Un internaute, Crossroads, écrit: «Souhaitons donc sincèrement au cosmonaute Kameron Obb d'avoir la citrouille bien faite, lui qui vient officiellement de rentrer dans le nouveau livre des records, section plus grosse tête de l'univers et de sa proche banlieue. Et accessoirement d'avoir suffisamment de sang-froid pour échapper aux nombreuses super-puissances bien plus intéressées par son ciboulot que par ses beaux yeux.»

Dès la page 6 découpée en trois planches égales, l'inquiétude se lit sur le visage d'une mère: «Je croyais que ça ne pouvait pas arriver... Les experts aussi apparemment» Les médias ne peuvent plus transmettre que par l'analogique hertzien; bref, la bonne vieille télécho! Puis cela s'affole, on est en station orbitale (page 8).

La 9 nous fait surplomber le vieux siège de l'ONU: «C'est la panique... Plus rien, un assèchement total... Nous sommes à l'arrêt. L'humanité est dans la merde... Mes amis, j'ai un mauvais pressentiment.»

Bilal évoque une humanité qui a légué sa mémoire au numérique. Et enfin, page 10: «Parce que vous croyez qu'on saura encore s'en servir de nos cerveaux?»

Pages 16 et 18 apparaît enfin dans ces cerveaux mal barrés un sentiment d'amour filial.

Page 20: «Il n'y a plus de courant, nous retournons à l'obscurité.»

Page 21, une journaliste dit: «Nous sommes, je dirais, enfin face à notre propre connerie.»

Page 23: «... les avions... les autos... seuls les engins non numérisés roulent.»

Page 25: «Il faut sortir le moins possible, les gens deviennent fous.»

Le roman est divisé en cinq chapitres. À la fin du deuxième, page 35, les politiques entrent en scène avec leur rapacité de pouvoir et d'intérêt économique.

En page 39, une déplaisante coupure de presse (*Le Monde Today*); cette page est sur papier glacé, assez glaçante pour qui aime le dessin: il n'y en a pas!

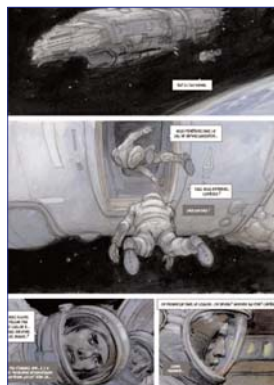
Page 43: «Je veux parler de cette catastrophe qui nous ampute de notre nouvelle intelligence numérique. Les plus vieux, ceux de quatre-vingts voire quatre-vingt-dix ans, non Alzheimer il va sans dire, sont les bienvenus.» J'aurai cette tranche d'âge en 2041... Cours, camarade, cours!

Je terminerai cette chronique avec une belle planche en page 56: «Ta peau, à la couleur désormais inappropriée, te sera ainsi délicatement arrachée sans la moindre douceur...» Le dessin est beau sur une image cruelle.

Crossroads ajoute:

«Nouvelle trilogie d'anticipation du sieur Bilal et grosse accroche dès le premier volet.» – «Bilal, c'est avant tout un coup de crayon immédiatement identifiable.» – «Plaisir de la rétiné...» – «L'auteur fait dans l'ingénieux et l'inventif...» – «Gros coup de cœur pour ce Bug, premier du nom, et précurseur de deux frangins que l'on souhaite tout aussi jouissifs.»

Michel Deshayes



B.PELLERIN, V.BAILLY & KRIS

«MON PÈRE ÉTAIT BOXEUR»

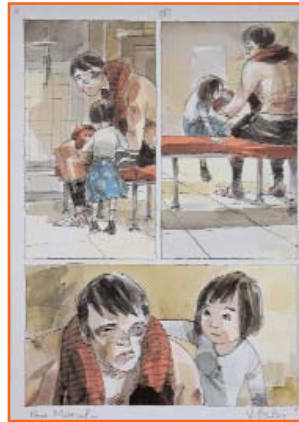


Ce roman est accompagné du film réalisé par Barbara Pellerin, qui est née (en 1980) quelques jours après mon fils dans la même maternité rouennaise. Peut-être ai-je croisé ce père boxeur dans cette maternité.

Dans sa postface, B. Pellerin dit à propos de son film : « À la différence de la bande dessinée, la matière prélevée dans le réel rend la chair présente. Cette vitalité accentue le parti pris du film : la boxe comme métaphore de la confrontation père / fille. »

L'embaras, parfois, du père est vraiment cernable dans le film. Sa fille doit toujours lui répéter la question lorsqu'elle est trop invasive. Cela aurait été difficile à traduire en dessin.

«*Évieux. Un homme dispute sa troisième finale des Championnats de France Poids Lourds. Il a déjà perdu ses deux précédentes finales. À l'issue du combat, la défaite est une nouvelle fois au rendez-vous. Dans les vestiaires, sa fille Barbara vient le voir pour le réconforter. Entre son père et elle, il y a la boxe qui est leur trait d'union. Une bonne dizaine d'années plus tard, un cercueil sort d'une église avec des gants de boxe en évidence. La petite fille est devenue une jeune femme. Elle suit le cortège sur le parvis de l'église devant une longue haie de poings gantés, tendus vers le ciel. Les cloches sonnent. Il y a les copains de bistrot, les poivrots rougeauds et les boxeurs aux gueules casées. Des visages rougis par l'alcool, gonflés par les coups et les larmes. Le cercueil glisse dans le corbillard. Au cimetière, les gens défilent pour*



rendre un dernier hommage en touchant le bois. La jeune femme reste immobile, étourdie par les cloches, transpercée par le soleil. Alors que le cercueil disparaît dans la terre, elle se souvient...» (Nicolas Domenech)

L'action se déroule donc dans mon coin, j'y ai reconnu des endroits et eu plaisir à certains

détails mais j'aurais aussi préféré en éviter d'autres comme le centre hospitalier du Rouvray (appelé communément l'H.P.).

Ce roman m'a presque trop touché dans ma propre histoire, ce fut troublant, j'ai bien senti ce que ma fille n'a pas osé me dire : « Les week-ends de garde, je montais dans la voiture avec le sentiment de devoir me sacrifier pour épargner ma mère. J'étais une monnaie d'échange pour maintenir la paix entre mes parents. J'essayais de me faire la plus petite possible. »

Il est question ici d'une histoire on ne peut plus subjective avec comme unique fil conducteur celui de l'amour père/fille.

Le trait ne cherche pas à embellir mais je le trouve très plaisant dans sa sobriété parfois bien détaillée néanmoins. Il décrit bien cet univers pavillonnaire et ouvrier d'après-guerre appelé « la rive gauche » par la bourgeoisie rouennaise de la rive droite (de la Seine).

Ce livre semble avoir été nécessaire à l'auteure afin de cerner une évidence qui lui tombe dessus en dernière pleine page.

Je pense y reconnaître le jardin des plantes (situé rive gauche). Je l'ai vraiment aimé, il s'approche tant d'une autre histoire, si personnelle celle-là!

Michel Deshayes ♦

Mon père était boxeur, Futuropolis, 2016.

CHARLES MASSON

« DROIT DU SOL »



Depuis que je me suis lancé dans ces notes de lecture pour « Le calepin », je souhaitais parler de ce roman graphique.

Bernard Lavilliers, dans son dernier disque (*5 minutes au paradis*) a écrit (entre autres) une chanson : « Croisières méditerranéennes » qui parle de cette migration.

*« On avait tous un jour
imaginé la mer
et la douceur du vent,
mais dans cette nuit noire
qu'on a payée si cher
on coule en dérivant »*

L'auteur, C. Masson, médecin ORL qui a toujours dessiné, dit : « Mes histoires sont des histoires qu'on ne raconte jamais ou alors le soir, à sa femme, en rentrant du bloc ». Il a donc pris son crayon pour vidanger son désespoir, pour reprendre son souffle.

Il est né à Lyon en 68 (« noblesse du calendrier », Léo Ferré), et vit maintenant sur l'île de la Réunion, lieu certainement moins pénible socialement que Mayotte où se situe son roman. Cette île française dont le P.I.B. est neuf fois supérieur à celui des Comores (distantes de 70 km) représente pour les Comoriens un eldorado économique...

Le thème reste d'actualité : comment se dépêtrer d'une situation dont on est bien (ou presque complètement) responsables ? N'oublions jamais que nos pays riches ont créé ces pillages de matières premières, cette pollution *and so on!*

Donc, on est encore dans l'immigration et son légendaire Eldorado. L'Europe aura besoin dans les prochaines années de six millions d'immigrés. Ils vien-

dront s'occuper de notre civilisation vieillissante et nous changer nos futures couches...!

« Ce mois-ci, des gendarmes sont rentrés avec leur camions dans l'enceinte de l'école pour choper des gosses de CE1. » – Il y a une vingtaine d'années, je m'étais opposé à l'audition d'un élève dans l'enceinte scolaire. Ce n'était pas à Mayotte mais à V.d.R. Les gendarmes n'étaient pas contents...

L'auteur écrit, en postface : « Si ce livre vous a mis un coup de poing dans le foie, qu'il ne vous empêche pas de vous lever pour vous bouger ! »

Son dessin est rapide, jeté sur la page avec souvent des petites cases, on est dans le noir / blanc, pas de fioriture ! Seule la première de couverture est sobrement colorisée. Il s'agit d'une parturiente agenouillée au-dessus d'un trou dans le sable, trou qui accueillera son bébé et lui offrira ainsi le fameux droit du sol.





P. 6 : « C'est parti pour le paradis... » « Ahmed, c'est un salad; il couche avec toutes les filles qui veulent traverser. »

P. 7 : « En France, tu peux être payé mieux, même quand tu ne travailles pas. » « En métropole oui, mais rêve pas, ici c'est Mayotte. »

L'auteur nous raconte plusieurs tranches de vie d'expatriés, qu'ils soient blancs ou noirs.

Danièle, sage-femme fraîchement débarquée, pleine de bons sentiments humanitaires : « Il faut que je m'organise pour introduire la péridurale sur cette île, j'y arriverai. » (p. 22)

Jacques et son pote, qui se déplacent avec la voiture de service pour se promener et deviser sur la relation de l'homme blanc et de la femme noire : « Homme blanc c'est carte bleue. »

Serge, vendeur de téléphone (produit très recherché) qui croule sous sa timidité mais qui heureusement pour lui a une carte bleue, sinon il ne pourrait pas vivre à Mayotte loin de sa France maternelle.

Puis quelques autres, tous queutards, alcoolisés et détenteurs d'un fort pouvoir d'achat et de luxe.

Les deux premières pages (6 et 7) introduisent les clandestins, on les retrouve une centaine de pages plus loin : « Ça y est, Yasmina, on va vivre en France! »



D'ailleurs, le roman est structuré ainsi : des histoires d'expats qui nécessitent une vingtaine de pages par personnage, puis seulement deux pages qui résument la misère, le servage, la prostitution...

Une fois à Mayotte, les « clandos » tentent de survivre. En butte au mépris de la plupart des Mahorais et au cynisme de nombreux expats, ils fuient la gendarmerie et la police des frontières chargée de faire respecter les quotas d'expulsion réclamés par la République...

J'ai vécu cette situation d'expat lorsque je fus envoyé en Côte d'Ivoire pour y faire le service militaire. Avec mes douces idées de gauche, je fus outré par l'obligation de participer au paiement du « boy » car je n'en voulais pas... puis je me suis dit que j'aidais des gens à vivre et, en toute franchise, c'était bien confortable de ne pas laver mes chaussettes et le reste!...

Ce roman n'est pas à la gloire des Français vivant à Mayotte mais, sans chercher à les excuser, l'auteur nous confronte à l'inconfort de nos privilèges de Blancs. Plein de personnages sont brossés, même le « généreux » qui a eu deux filles avec une femme comorienne mais qui explose un jour : « On ne voile pas mes filles! »

Avec la naïveté de ma jeunesse, j'avais amené un livre de poésie à la femme qui souvent m'accueillait; elle ne savait pas lire!

Ce livre soulève la problématique des différences culturelles, parfois si difficiles à surmonter; l'épilogue en est une illustration.

On ne se marre pas vraiment, c'est d'une lucidité parfois glaçante.

J'ai vraiment trouvé que le trait était juste, pas moche mais surtout pas flatteur. L'auteur travaille en noir / blanc, il utilise bien les ombres.

Ses cadrages renforcent l'expression d'un geste ou d'un sentiment.

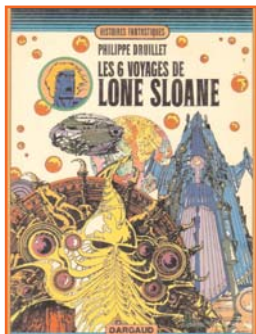
Ce roman m'a marqué, je tenais à vous en parler. J'avais refusé de mater les photos, diffusées par Match, de l'enfant retrouvé mort sur une plage italienne; honnêtement ce livre n'est pas loin d'une telle misère; il a l'avantage d'être dessiné...

Michel Deshayes ♦

« Droit du sol », Charles Masson, Casterman, 2009.

PHILIPPE DRUILLET

«LES 6 VOYAGES DE LONE SLOANE»



Face aux vents cosmiques, un homme, un terrien, debout sur un trône de pierre, vole dans l'espace.

Dans ses yeux illuminés brille l'éclat rouge de la folie. Cet homme, c'est Lone Sloane.

Un jour, dans les années soixante-dix, il fait escale dans les colonnes de l'hebdo-

madinaire Pilote, alors dirigé par René Goscinny...

2020... Drôle d'année de merde!... On a fait du confinement, puis il a fallu calmer cette société au bord de l'implosion, marquée, mains lavées et télé-travaillée. Ils ont trouvé les milliards, (auparavant inenvisageables) uniquement pour faire fonctionner ce système qui court à sa fin!

Je suis un de ces chanceux de baby boomers et comme je me fais un peu vieillot, je n'arrive plus à envisager un doux futur pour ces petits qui grandiront peut-être sans voir la trombine complète de leurs vis-à-vis!

Ma compagne radiophonique m'a tant parlé du monde d'avant puis d'après, que j'ai décidé de relire Philippe Druillet.

On est dans l'an 804 de la nouvelle ère, on navigue dans l'errance du cosmos... Dans le réel de cette année merdique trois nations viennent d'envoyer un bidule à la conquête de Mars; il paraît que c'était le moment opportun! D'ici 2025, il y aura très certainement 4000 satellites qui tourneront (en ce moment ils sont 800 d'après ma mémoire radiophonique) afin de faire fonctionner le micro-onde de la 5G. POURQUOI PAS ENSUITE LA 6G? and so on!

Lone Sloane est dans ce cosmos gravitationnel. L'album décline ses six voyages: Le trône du dieu noir, Les îles du vent sauvage, Rose, Torquedara Varenkor, le pont sur les étoiles, Sidarta et Terre.

Il faut chercher le texte, il n'est pas en «bulle»mais dissimulé dans le dessin qui occupe souvent la pleine page. C'est un travail de laborieux, les quelques cases sont parfois rectangulaires, rondes, ou trapézoïdales, afin de «faire corps» avec le dessin.

Et le dessin est vraiment somptueux (à mes yeux) je pense qu'il a dû y avoir quelques hallucinogènes pour concevoir et décrire ces voyages.

Lorsque j'ai commencé à flâner mon fric, j'ai investi dans une tente de camping, Léa Ferré et Philippe Druillet.

L'ouvrage date de 1972, il n'a vraiment rien à voir avec ce que je côtoie depuis; on est dans la fantasmagorie lyrique, l'éditeur l'a classé dans la rubrique «histoires fantastiques» que je préfère à «science fiction». On est sur un schéma parallèle à notre société qui se profile, avec la récente notion «d'homme augmenté» puis «d'intelligence artificielle».

Certains vont me qualifier de «collapsologue». Ce dont je suis certain c'est que je fais un bon coup de blues qui s'appelle maintenant «éco-déprime».

Pour revenir à Lone Sloane, à mon regard l'album est flamboyant! Je vais être trivial: on en prend plein la gueule!

Je vous conseille «Les voyages», Druillet est vraiment un très grand!

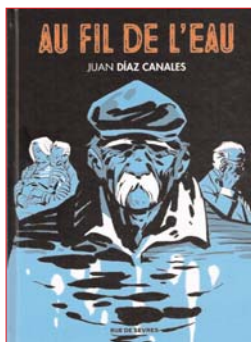
Michel Deshayes ♦

Les 6 voyages de Lon Sloane, Druillet, Dargaud, 1972.



JEAN DIAZ CANALES

« AU FIL DE L'EAU »



En introduction c'est un dialogue entre deux rats :
"Il est mort." – "Qu'est-ce que tu espérais, après le coup qu'il a reçu sur la nuque?" (p.11)

L'histoire se déroule, de nos jours, à Madrid plutôt du côté faubourg.

Avec cette nouvelle tendance sociétale qui consiste à taxer (grâce à une augmentation de la C.S.G.) nos pensions, ce roman est peut-être un avertissement...

Niceto (83 ans quand même!) et ses copains octogénaires font du commerce, dans la rue, d'objets tombés du camion : *"Le jeu ne se charge pas, c'est logique que vous me rendiez mon argent." – "Mais pour qui tu me prends, gamin? Pour le service après vente de la Fnac?"* (p.15)

Le roman est en noir & blanc, le trait ne cherche pas à sublimer la beauté, d'ailleurs il n'y a plus de beauté pour ces comparses... Les visages sont bien ridés mais surtout fatigués. Les cases ne sont pas régulières, j'ai trouvé cela plaisant.

(Page18) : une jeune policière (qui pourrait être sa petite-fille) dit à Niceto : *"Tu crois que c'est un âge pour commencer une carrière de délinquant?" – "Ce ne serait pas la première fois que je mettrais les pieds en prison." –*

"OK, mais reconnais que ce n'est pas la même chose de militer contre une dictature et de magouiller comme un vulgaire voleur."

L'ambiance est très réaliste: quelle place pour nos anciens qui, grâce aux médocs, ont une espérance de vie plus longue, mais qui économiquement se retrouvent dans l'impasse?

(p. 56) : *"La maladie n'est pas ce qu'il y a de plus douloureux dans le fait de vieillir. Le pire, c'est l'indifférence. Un beau jour, tu te rends compte que la réalité a gagné la partie."*

Eh oui, en vieillissant on devient de plus en plus invisible...

Reçu d'un ami internaute: *« Canales n'est pas un dissident, mais il se veut contestataire et entend ne rien cacher de la situation actuelle de son pays. Le contexte de l'enquête permet au lecteur de mesurer l'augmentation de la pauvreté et le glissement vers la détresse généralisée, les trafics en tout genre, la délinquance et la corruption indignes. »* Pas mal vu, l'ami...

Ce roman n'amène surtout pas les sourires que m'ont procurés "les vieux fourneaux"; mais, quand on est vieux, c'est pas tous les jours qu'on rigole!!!

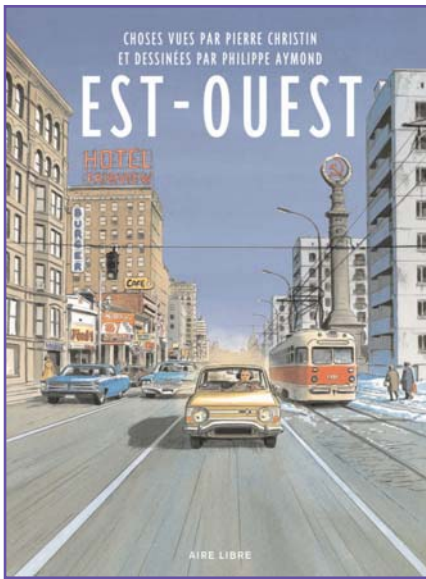
Michel Deshayes ♦

Au fil de l'eau, Jean Diaz Canales, Rue de Sèvres, 2016.



P. CHRISTIN/P. AYMOND

« EST-ouest »



Cette première de couverture illustre fort à propos la thématique de cette BD un peu particulière : à gauche, le décor américain, à droite le décor soviétique. Au centre l'auteur qui conduit sa R10 qui finira rapatriée mécanique dans le port de Marseille.

C'est un genre nouveau pour moi : une autobiographie en BD !

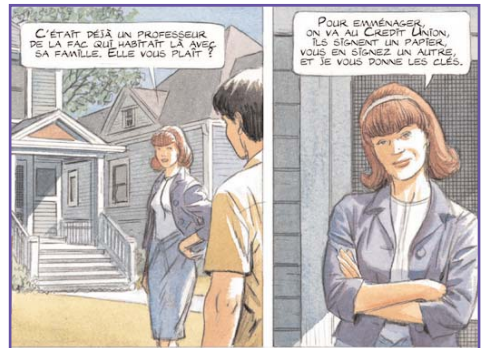
Dans sa préface, Christin écrit : « J'ai traversé une période où la France basculait, parfois à reculons, dans la modernité sur fond d'optimisme généralisé quasi inimaginable aujourd'hui. Et cela, des deux côtés du "rideau de fer". »

Christin est né en 1938, il a eu l'opportunité de profiter de la méritocratie républicaine.

« C'est l'époque où l'Éducation nationale commence à s'ouvrir timidement et chaque cours complémentaire a le droit d'envoyer deux élèves méritants au lycée.

Une délégation rectorale vient convaincre mes parents. »

Ce point me rappelle l'instituteur qui incita et aida mes parents à compléter le dossier de bourses du second degré, bourses qui me permirent d'avoir le fameux bac !



L'auteur débarque aux États-Unis en 1965 avec une fonction minimum dans une université du Middle West... « Pas d'argent ? Le Crédit Union des professeurs va vous ouvrir un compte et vous faire des avances. »

Vivre à crédit : nouveauté complète pour un Français à l'époque. Bien évidemment il subit la voracité financière des vendeurs qui le « reniflent ».

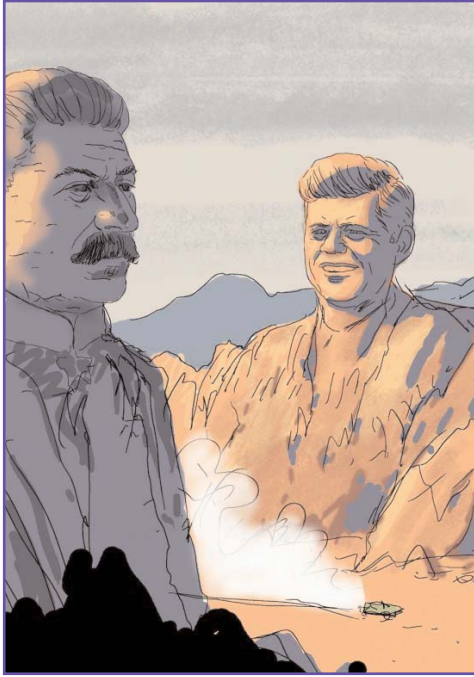
Fin 1966, retour des USA, courant 1967 il arrive à Bordeaux.

« L'idée est de monter un institut où on enseignera des choses plus ou moins absentes de l'université française. Et de trouver du boulot pour des étudiants souvent d'origine modeste. L'animation, la communication, le journalisme... Il y aura un piano, une scène, une imprimerie, un studio radio télé. Bref, tout ce que j'aime. »

Ce livre est un road movie écrit à la première personne ; il a la bonne idée de cumuler trois aspects : autobiographique, documentaire et historique. Il se dévore comme un roman.

Le dessin de Philippe Aymond est sobre mais suffi-

samment détaillé. Il y a quelques doubles pages belles de bucolisme. Toute cette dernière moitié du vingtième siècle est présentée historiquement : les guerres d'Algérie et du Vietnam, l'année 68, la guerre froide, le matérialisme dialectique qui n'a pas réussi à dégommer l'américain. Il parle même de Tchernobyl mais oublie Three Miles Island.



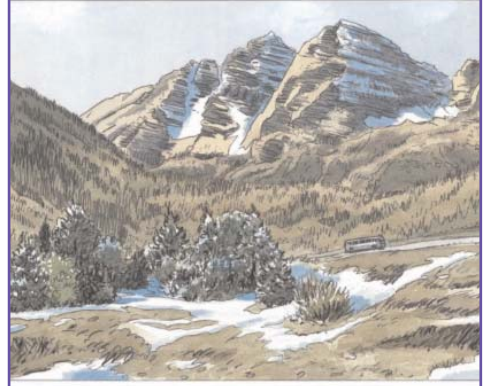
Je reconnais néanmoins à l'auteur sa recherche de neutralité et son désir de ne pas galvauder les théories de l'Est. « On peut saluer Lénine le grand stratège visionnaire, on peut aussi détester le petit bourgeois sectaire qu'était Vladimir Ilitch. »

Cette BD découverte au fil d'une discussion de fin de repas a bien parlé à mon esprit qui vieillit et se nostalgise. « L'URSS n'est plus. La guerre froide est terminée. La guerre des étoiles n'a pas eu lieu. Les démocraties populaires ont pris leur liberté. C'est la fin d'une époque...

Ou le début d'une autre ? »

H.F. Thiéfaïne a proposé l'idée de Médiacrité. Poutine et Trump en usent, je crois.

Est-ce que Christin aura l'énergie d'évaluer la force de l'Inde et la Chine ?



Michel Deshayes ♦

Aire Libre, 2018.



LOLITA SÉCHAN

« LES BRUMES DE SAPA »



La quatrième de couverture résume bien l'atmosphère de ce roman graphique: « *Je retrouvais Gom... L'enracinement et l'errance* ».

Il est question ici de l'ambiguïté de nos aspirations modernes, de ce besoin démocratisé d'ouverture au monde, de ne presque plus avoir de liens névrotiques; mais aussi de cet autre besoin de se construire son propre enracinement quelque part ou ailleurs!

Elle avoue sa léthargie qui la colle à la chaise: « *impossible de prendre la moindre décision* ».

Le dessin est sobre mais détaillé; le trait est fin, précis; il m'a un peu rappelé Sempé.

L'auteure a le même âge que mon fils. J'ai toujours insisté pour refuser cette idée de la génération sacrifiée, mais je dois admettre qu'il fut laborieux pour eux de trouver un emploi. Nous, les papy boomers, voulons encore et toujours exister, voire briller, nous ne leur offrons parfois que des boulots de stagiaires! D'ailleurs, ne sommes-nous pas en train de modifier le Code du travail!

Les cases sont inégales et assez nombrilistes. Certaines critiques parlent d'auteure hypocondriaque, je n'ai pas ressenti cela; par contre elle exprime bien la difficulté relationnelle et l'écoeurement face à certaines pratiques touristiques: « *Il y a des villes trop pressées par l'histoire pour soigner leur présentation* » (à propos de l'ex Saïgon)

Le livre n'est pas paginé, cela me manque un peu pour mon commentaire; il est composé de six chapitres: *La fuite - L'exil - L'errance - L'envol - L'échappée - L'ancrage*.

L'intérêt de ce roman est sa sincérité autobiographique; il n'est question de sa relation avec son père (Séchan...) que pendant quatre sobres pages et cela suffit. Elle ne peut pas l'aider, seulement l'aimer et lui amener ses clogs...

Elle a su sobrement mais efficacement parler de la question de l'interculturel dans ses sentiments avec Gom jeune fille (12 ans); elle est de la tribu Hmong qui fut pro-US lors du conflit vietnamien. Les Hmongs vivaient sur le triangle d'or (culture d'opium). Ils sont maintenant les minoritaires mal-aimés des Vietnamiens... C'est l'histoire d'un coup de foudre amical.

À la fin du roman, elle remercie beaucoup de gens dont sa mère pour sa force indestructible et son père qui lui a transmis tant de choses sombres et lumineuses.

Ce roman m'a bien plu, il m'a touché pour son impudique pudeur: elle se livre tout en rougissant m'a-t-il semblé. Je l'ai trouvée belle lorsqu'elle dit à son père: « *Je fais de la BD maintenant* ».

– Du Tintin?

– Ha ha ha!, du jsaispasquoi mais ça fait du bien.

– Tant mieux!

J'ai peut-être eu cet aspect voyeur de salle d'attente où parfois je me nourris des ragots d'un « people ».

L'auteure a réussi à s'écarter de ce genre gluant et parfois sordide.

On la voit s'émanciper de ses parents; elle a réussi à rendre son propos plus universel.

C'est réussi.

Michel Deshayes ♦

Les brumes de Sapa, Lolita Séchan, éd. Delcourt, 2016.

L.SLIMANI / L.CORYN

« PAROLES D'HONNEUR »



L'auteure qui est devenue ambassadrice de la francophonie – sans bureau ni ministère! – est allée au Liban, à Taïwan, en Inde, en Tunisie...

Je ne pense pas qu'elle sera invitée au Maroc.

Durant l'été 2015, à Rabat, elle fait la connaissance de Nour, une Marocaine qui lui raconte sans tabou sa sexualité et les tragédies intimes que subissent la plupart des femmes qu'elle connaît.

C'est un livre reportage qui donne la parole à de jeunes marocain(e)s.

Le dessin des cases est minimaliste, sobre; les personnages ne sont pas très "enjôlés" comme cela peut souvent arriver en BD.

Il y a très souvent un texte en haut de la case avec parfois des bulles pour le dialogue. Page 15 deux copines discutent :

– *Je ne veux pas me marier avec n'importe qui, juste pour être normale aux yeux de la société. Je veux avoir le droit de choisir.*

– *Tu devrais épouser Hakim, il t'aime bien.*

– *Peut-être mais il est con.*

– *C'est mieux que rien.*

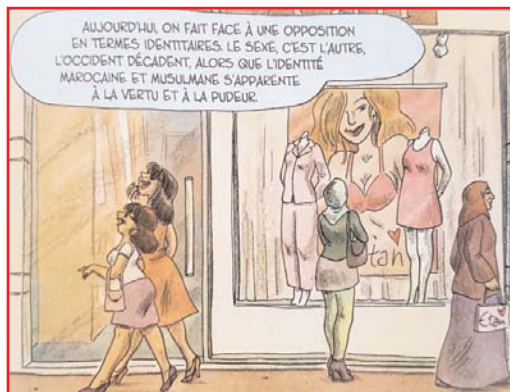
Ou aussi :

– *Je ne veux pas jouer le jeu hypocrite des filles qui se font sodomiser pour conserver leur hymen.*

– *"Si, je suis vierge!"*

– *Non! Tu as juste gardé ton hymen, c'est tout!*

À travers leurs histoires personnelles, on découvre le drame de la condition sexuelle féminine au Maroc, au sein d'une société hypocrite, hantée par la honte, qui condamne le désir et la liberté d'aimer.



Quelques planches nous transportent néanmoins dans la beauté de ce pays.



C'est surtout un livre "manifeste", un site parle même de paroles de femmes à lire plusieurs fois.

À la fin du livre, l'auteure présente les intellectuels qui témoignent : Faty BADI, architecte de formation, qui travaille dans les médias; Asma LAMRABET, médecin de formation, dirige le centre des études féminines en islam; Mona ELTAHAWI, journaliste, écrivaine et féministe; Nabil AYOUCHE, réalisateur et producteur de cinéma plusieurs fois primé dans de nombreux festivals, on lui doit "Much loved"; Fedwa MISK, médecin de formation maintenant journaliste; Sanaa



J'ai eu l'occasion de visiter Marrakech au printemps dernier, en plein ramadan.

Tout le monde était dans le respect des contraintes, puis enfin au coucher du soleil les gens buvaient de l'eau et allumaient leurs cigarettes.

C'était pour moi, assez déconcertant; je n'ai même pas pu acheter une bière au supermarché!

Lorsque je travaillais, j'avais parfois recours à un voisin marocain (qui avait décidé de venir travailler en France et de ce fait abandonné son statut d'instituteur dans son Maroc natal); il me donnait sa version coranique face aux religieux qui commençaient déjà à contester les contenus et valeurs de l'école publique. Ses enfants sont, à mes yeux, un exemple de réussite de l'intégration républicaine!

Puis cette jeune femme (travailleuse sociale) que j'ai dû soutenir face à des parents d'élèves réticents. Elle m'irritait néanmoins avec son respect du ramadan et son discours virant de plus en plus à l'extrême...

Il y a trois ans, j'ai visionné le film "Much loved" que j'avais trouvé franc et courageux; je crois que les protagonistes du film ont du mal à retourner dans leur pays, il leur est reproché d'avoir dit l'indicible...

Le film fut interdit de projection.

EL AJI, doctorante en sociologie; Abdellah TOURABI, politologue et journaliste; Fatima MERNISSI, sociologue et féministe marocaine.

J'ai surtout perçu ce roman graphique comme un témoignage du carcan culturel qui enferme la jeunesse d'un pays où l'islam est religion d'État (mais la situation est la même dans tout pays où existe une religion d'État, la France est bien placée pour le savoir, il lui suffit de se pencher sur son histoire...):

"La jeune femme qui n'arrive pas à louer un appartement parce qu'elle est célibataire:

– Par contre, il manque une autorisation écrite de votre père!

– Quoi? Mais je gagne deux fois plus que lui ! C'est absurde!

Le récit d'une défloration forcée par trois hommes.

"Et je suis rentrée chez moi. À l'époque j'avais plus peur de mes parents ou de la société que du viol lui-même."

Je suis respectueux du travail militant de Leïla Slimani et espère que ces témoignages seront une source d'évolution pour toutes les femmes qui se sentent opprimées.

J'ai regretté le manque de gaité du dessin, mais pouvait-il en être autrement avec un sujet aussi lourd?

Michel Deshayes ◆

Paroles d'honneur, Leïla Slimani & Laetitia Coryn, Les Arènes, 2017.

GROLLEAU - PITZ

TRAQUÉE
LA CAVALE D'ANGELA DAVIS

à Marcy
*puisqu'en ce moment, je t'apprends un peu à regarder
vers la gauche sociale!*

*C'est une drôle d'histoire...
C'était l'année dernière que
je t'ai demandé si tu connais-
sais Angela Davis,
Il y a peu de temps, tu
m'apprenais que tu l'as pré-
sentée en anglais (if you plea-
se!) devant ta classe.*

Le tonton était fier d'apprendre cela...

"Mais, dans un meeting à Memphis, Lily
Elle a rencontré Angela Davis, Lily
Qui lui dit: Viens ma petite sœur
En s'unissant on a moins peur
Des loups qui guettent le trappeur"

Pierre Perret

Angela Davis mène un combat juste pour récupérer
ses droits fondamentaux.

Une biographie romancée très réussie, au graphisme
semi-réaliste expressif.

On découvre avec étonnement une femme extraor-
dinaire, icône de tout un peuple.

L'histoire:

Angela Davis, une femme noire vivant aux USA dans
les années 1970, se bat pour avoir le droit d'être libre.
Elle est poursuivie par le FBI et recherchée pour avoir
favorisé une prise d'otages dans un tribunal. Son crime:
le fait d'être militante communiste membre des Black
Panthers. Angela a connu toutes les injustices subies par
le peuple noir. Venant de Birmingham, cette femme



extraordinaire a grandi dans l'Alabama des années 1960,
époque où sévissait la ségrégation et où le Ku Klux Klan
cœuvrait avec la bénédiction du pouvoir. Elle a vécu la
violence, les meurtres et les émeutes. Elle fait partie de
ceux qui ont décidé de se lever et de ne plus accepter.
En 1970, elle est traquée pour toutes ces raisons. Elle va
devenir une légende, l'icône du peuple noir. Cette cava-
le montre une figure majeure du Black Power qui s'est
illustrée par ses actes. Les auteurs nous plongent au
cœur d'une Amérique tourmentée par un combat tou-
jours d'actualité, la mise en place égalitaire des droits
humains. À l'époque, la communauté noire et la femme
noire vivent des moments extrêmement difficiles. Angela
le ressent dans sa chair depuis qu'elle est toute petite.
Le fait de connaître l'amour et de vivre des instants exal-
tants va faire d'elle la femme à la fois remplie de tous les
bonheurs et capable d'épouser les malheurs de son peup-
le. Ceux qui veulent salir son image ne seront pas
récompensés car elle sortira grandie et plus forte enco-

re de toutes ces épreuves. Ce qui est en jeu, c'est en définitive une meilleure connaissance de soi et des autres. Angela représente un exemple pour toutes ses sœurs et tous ses frères. Elle les rassemble sous la même bannière, celle des opprimés qui se révoltent. Ces derniers peuvent être fiers d'avoir une égérie comme Angela.

Marc Bauloye in *PlanetBD*

Angela naquit le 26/01/1944 à Birmingham-Alabama. Elle doit comme nous tous porter un masque et se faire vacciner! (j'écris en avril 2021)

Son quartier avait gagné le nom de Dynamite Hill (la colline de la dynamite) tant le funeste Ku Klux Klan y était à l'œuvre.

Elle avait alors cinq ans. Sacrée école de la rébellion que cette peur de la haine blanche!

Son père, militant, réalise que "Nous n'avons plus le choix, nous devons nous défendre contre... l'homme blanc".

Elle fut deux fois candidate à la vice-présidence chez "Uncle Sam" (1980 et 1984) au nom du confidentiel Parti communiste américain, dont elle fut membre de 1968 à 1991 (victime d'une "purge"). Elle fut incarcérée durant seize mois, ce qui lui valut de devenir une icône mondiale; j'ai en mémoire ce slogan: "FREE ANGELA DAVIS".

Elle rejoint les membres du "Che-Lubumba Club" en 1968. Ce club est une section du P.C.Sam réservée aux Noirs.

Elle fut sorbonnarde en bénéficiant d'une bourse pour étudier en France et en Allemagne. Elle continue à s'investir en donnant des cours et conférences et

socialement en luttant contre le "système industriel carcéral américain".

Edgar Hoover (crapule de première) l'inscrivit sur la liste des dix recherchés en priorité, d'où cette cavale qui ne dura que deux semaines en 1970, pour finir écrouée! Sacré bout de femme!

Pour l'anecdote, elle fait son "coming out" en 1998.



Il y a peu de temps, lors de l'ouverture du procès de George Floyd, ses soutiens se sont agenouillés durant 8'46", durée de l'agonie fatale dans ce rôle: "I CAN'T BREATHE".

Je suis certain qu'Angela a encore exprimé sa colère.

Elle aura eu la joie de voir le premier président noir à la Maison blanche!

Ce n'est pas encore gagné pour cette communauté, les WAPS tiennent bon, d'ailleurs, ils avaient même élu une grande crinière blonde!

J'espère qu'on sera nombreux à la pleurer quand arrivera, malheureusement, son heure.

Michel Deshayes ♦

Traquée, Leila Slimani & Laetitia Coryn, Les Arènes, 2017.

